
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 17/1 (1990)

DOI: 10.11588/fr.1990.2.54152

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Oswald HAUSER (Hg.), *Preußen, Europa und das Reich*, Köln/Wien (Böhlau Verlag) 1987, V-396 p.

Voici dans la série publiée par la Preussische historische Kommission un nouveau volume riche et varié, 21 communications couvrant presque toute l'histoire de la Prusse comme Etat, de la Réforme à 1945¹. Deux grands axes ordonnent cet ensemble, comme le souligne O. HAUSER dans sa présentation, ceux-là même que la Kommission privilégie depuis longtemps, la Prusse et l'Allemagne (à l'époque moderne); la Prusse et l'empire allemand après 1871. La plupart des articles composant ce volume ne prétendent pas renouveler la connaissance des questions sur la base de documents inédits, mais ils constituent d'excellentes mises au point qui seront très utiles à plus d'un lecteur.

Puisqu'il faut bien partir de l'acte fondateur, deux auteurs traitent des rapports entre la Réforme et la Prusse. B. JÄHNIG rappelle le destin des archives »personnelles« du duc Albert (autrefois à Königsberg, aujourd'hui à Berlin-Ouest): ces précieux documents, en partie exploités, mais dont l'inventaire systématique n'est pas terminé, montrent bien que pour le prince, les préoccupations spirituelles et diplomatiques s'entremêlent sans cesse. Mais on est frappé de trouver en Prusse, deux siècles avant Frédéric, un souverain aussi assidu à correspondre avec les meilleurs esprits du temps (Luther et Melancthon bien sûr, mais aussi Osiander, V. Dietrich, K. Hedio, etc.), encourageant l'imprimerie, féru de musique et de peinture, fondant une université ... I. GUNDERMANN, de son côté, rappelle l'enthousiasme de Luther pour la Prusse et parle d'un »modèle« prussien de la Réforme.

Plusieurs communications concernent ensuite la seconde moitié du XVII^e siècle et la première décennie du XVIII^e, période où se dessinent déjà des tensions entre les devoirs inhérents à l'appartenance au Reich et la logique d'une puissance supra-régionale. E. OPGENOORTH fait le point sur un vieux débat: le Grand électeur a-t-il agi comme le croyait Droysen selon la »vocation allemande« de la Prusse, ou dans le seul intérêt de son Etat? Il est vrai qu'il y a des contradictions entre le »patriotisme d'empire« du Testament de 1667 et la politique effective: c'est que F. G. III est à la fois (depuis 1660) souverain indépendant et grand dignitaire de l'empire. L'auteur l'absout du reproche d'avoir sacrifié Strasbourg à Stettin en faisant valoir qu'il a conservé Hambourg à l'empire. A. SCHINDLING, examinant la place de l'électeur dans le système impérial, souligne son rôle de chef du parti protestant, mais aussi la préférence donnée aux accords internationaux sur les associations d'Etats allemands. Le Brandebourg est cependant très actif à Ratisbonne, veillant à défendre les privilèges des électeurs, mais tenu en échec par l'empereur sur la question militaire (paragraphe 180). A cette date, il n'y a pas de »dualisme« austro-prussien et c'est encore l'arme du droit (affinée à l'université de Halle) qui est la plus utile. Considérant la question sous l'angle régional, dans le cercle de Westphalie, A. HANSCHMIDT retrouve les mêmes enjeux, question religieuse, constitution militaire, rivalité entre électeur et autres princes pour l'hégémonie.

En 1701, l'électeur Frédéric III était couronné roi, à Königsberg, lors d'une cérémonie fastueuse. P. BAUMGART s'efforce de comprendre ce souverain baroque sans anachronisme, il rappelle la vague de »monarchisation« qui saisit l'Europe à l'époque, ainsi que les circonstances internationales qui amenèrent l'accord austro-prussien de 1700. Il apporte surtout des détails fort intéressants sur la symbolique précise du sacre, le choix de Königsberg, le titre de »roi en Prusse« (par égard pour la Pologne et non pour l'empereur comme on l'écrit généralement), la création de l'Aigle noir, l'auto-couronnement (bien avant Bonaparte!), les évêques des deux confessions protestantes, l'ironie de la reine – et bien sûr les dépenses considérables. Trop d'étiquette et de pompe sans doute, mais le titre royal apportait à la Prusse un indispensable »complementum essentiae«.

¹ Le règne de Frédéric II est complètement absent ici, car il a fait l'objet d'un volume particulier à l'occasion du bicentenaire.

C'est le portrait du Roi-sergent que G. BIRTSCH veut nuancer en cherchant sous son règne quelques traces d'Aufklärung. Certes le père de F. II ne s'intéressait ni à l'art ni à la littérature, mais il ne méprisait pas les connaissances utiles, encouragea la médecine et les sciences camérales – ce qui ne l'empêcha pas de réduire les crédits universitaires ni de trop céder aux intrigues piétistes contre Wolff. Au reste le piétisme joua en Prusse un rôle social très positif selon H. LEHMANN qui souligne la convergence exceptionnelle ici d'une certaine forme de religion et d'une certaine politique de l'Etat. K. MALETTKE, de son côté, précise grâce aux archives françaises l'histoire des relations franco-prussiennes entre 1713 et 1720, dominées par la question suédoise, tandis que la France de la Régence, soucieuse de sauver son allié traditionnel dans le Nord, très affaibli par le désastre de Charles XII, cherche à se rapprocher de la Prusse. Dans cette période de transition, les relations bilatérales furent plus intenses qu'on ne l'imaginait jusqu'ici, et le bilan avantageux pour la Prusse – là aussi, il convient donc de nuancer le jugement sur F. G. Ier.

Tout autre est l'objet du long article de E. ROSS sur Wilhelm Uhden (1763–1835), un de ces fonctionnaires de haut rang qui font tourner la machine de l'Etat sans accéder jamais aux premiers rôles. Celui-ci ne répond guère pourtant à l'idée habituelle du bureaucrate: il est homme d'art et de culture avant de devenir diplomate à Rome et de se faire catholique pour une belle Italienne, puis de rentrer en Prusse sur un coup de tête. Lié à Humboldt qui l'emploie en 1809 dans son entreprise réformatrice, il est un exécutant idéal pour réorganiser la Bibliothèque royale et l'Académie des sciences et mettre en place l'Université; mais il est aussi l'expert en monnaies antiques envoyé à Paris en 1814 et l'auteur de travaux sur Dante! Malgré ces talents multiples, cette culture d'idéologue, cette carrière honorable, il reste une impression de grisaille et de demi-échec – comme un Stendhal qui n'aurait pas écrit de romans?

Si l'on excepte les quelques pages amusantes où W. DEETERS raconte les subterfuges qui permirent à des fonctionnaires de maintenir le contact entre Berlin et la Frise orientale annexée à la Hollande après Iéna, tout le reste du volume concerne les problèmes posés à la Prusse après 1850 par son intégration dans l'empire allemand – avec le regret très perceptible chez la plupart des auteurs que la Prusse se soit peu à peu engluée dans un piège diabolique, les contemporains étant entraînés malgré leurs réticences dans un engrenage qu'ils ne maîtrisaient plus. Ainsi Bismarck lui-même, selon A. KAERNBACH, ne songea-t-il jamais, avant 1866, à exclure l'Autriche de l'Allemagne. Il voulait seulement réformer le Bund sur la base d'un partage d'influence et d'une véritable parité: seuls les refus de l'Autriche l'auraient contraint à s'appuyer sur l'opinion nationale, dont il devint ensuite l'instrument presque malgré lui. C'est peut-être faire la part un peu trop belle à la bonne foi d'un politicien machiavélien, mais il est vrai que l'extrême habileté tactique de B. produisit finalement des résultats contraires à ses vues initiales.

Comment organiser l'administration du Hanovre annexé en 1867 pour s'assurer de la loyauté de ses habitants, tel est l'objet du mémoire envoyé à Berlin par le gouverneur militaire, le général von Voigt-Retz, et analysé par H. BARMAYER. La réponse de ce militaire: faire la part des traditions locales et se garder d'une prussianisation excessive. Mieux, il suggère de faire du Hanovre un laboratoire pour essayer de nouvelles formules qui, introduites ensuite dans les anciennes provinces, permettraient de remédier à certaines carences de la bureaucratie prussienne. Bel exemple de modestie pour un vainqueur! Mais assez représentatif, semble-t-il, du »profil bas« choisi par la Prusse: G. Chr. von UNRUH souligne, dans les constitutions de 1867 et 1871 la persistance des traditions fédérales et le décalage entre la réalité de la supériorité démographique, économique, militaire de la Prusse, et la relative modestie de la place qui lui est faite dans les institutions communes. Cela ne compensait pourtant pas la force de certains symboles, d'où ce paradoxe d'une défiance sans cesse en éveil face à une hégémonie en partie mythique, paradoxe qui culminera dans la constitution »anti-prussienne« de 1919, mais qui alimente déjà les débats sous l'empire: la question prussienne est inhérente au problème de la

parlementarisation, mais elle recoupe les débats économiques et sociaux, comme le montre H. SEIER dans son étude du parti national-libéral de 1880 à 1918.

Quant à la Constitution de Weimar, elle donnera lieu à d'innombrables conflits de compétences dont L. BIEWER donne plusieurs exemples significatifs, pour aboutir à la sinistre opération de 1932. On retrouve presque le même paradoxe pour la politique économique et sociale. K. E. BORN, dans un article très remarquable, énumère les apports de la Prusse à l'empire, institutions financières, modèle d'une assurance sociale obligatoire, impulsion décisive dans le «nouveau cours» de 1890, sans oublier les nombreux fonctionnaires passés au Reich – et pourtant le poids de la Prusse diminue, face aux groupes de pression notamment.

La Prusse avait enfin donné au Reich sa capitale, ce qui posa bientôt des problèmes très concrets illustrés par l'histoire des locaux des Affaires étrangères, contée par le regretté H. G. SASSE. Le célèbre mais modeste hôtel sis Wilhelmstrasse 76, construit au début du XVIII^e pour un objet moins ambitieux, fut la résidence de Bismarck jusqu'en 1878, mais dut être ensuite plusieurs fois agrandi pour répondre (chichement) aux besoins d'une administration en expansion, jusqu'à ce que Ribbentrop le saccageât et que la guerre l'anéantît. Dans les cendres de Berlin la Prusse n'avait pourtant pas disparu à jamais, puisque la mémoire est vivante: le volume s'achève sur un hommage de D. KAUSCHE à l'archiviste de 1934 dont il réédite un précieux inventaire, et d'I. GUNDERMANN à Walther Hubatsch, grand historien de la Prusse décédé en 1984, à qui l'on doit le sauvetage, en 1947, des archives de Königsberg. Ce livre lui-même atteste, dans sa richesse et sa diversité, une réjouissante vitalité des travaux sur la Prusse, que le nouveau cours de l'histoire européenne ne devrait pas manquer de stimuler encore.

Michel KERAUTRET, Paris

Richard VAN DÜLMEN (Hg.), *Armut, Liebe, Ehre. Studien zur historischen Kulturforschung*, Frankfurt am Main (Fischer Taschenbuch Verlag) 1988, 303 p.

L'intérêt que suscite l'histoire culturelle dans la jeune génération des historiens est une fois de plus mis en évidence par ce recueil en forme d'introduction méthodologique et thématique. L'histoire, qui n'est plus depuis longtemps un récit politique, a aussi cessé d'être pour les auteurs une exploration des médiations entre le politique et une «infrastructure» économique. Elle se concentre prioritairement sur une vie sociale qui échappe aux quantifications, fondées sur des catégories désormais relativisées, mais appelle des investigations de type anthropologique.

Le fait social total, cher à Marcel Mauss et illustré par son essai sur le don, reste au centre du premier article de Jürgen HANNIG, «Ars donandi», qui a en outre le mérite spécifique de présenter le processus de décomposition du système traditionnel du don. L'auteur décrit en particulier le passage – caractéristique de la fin du moyen-âge – d'un investissement des surplus de production dans les réseaux sociaux à une orientation de ces surplus vers les caisses d'un Etat royal centralisé.

Comme pour conjurer un retour à l'économisme à travers des réflexions sur le don, les deux articles suivants tentent de percevoir des évolutions globales de la société à travers des représentations mentales ou des formes de l'intimité. Rebekka HABERMAS («Wunder, Wunderliches, Wunderbares. Zur Profanisierung eines Deutungsmusters in der frühen Neuzeit») montre comment la fictionnalisation des récits de miracle qui s'opère du XVI^e au XVII^e siècle exprime le passage d'une culture orale à une culture écrite. Richard VAN DÜLMEN («Fest der Liebe. Heirat und Liebe in der frühen Neuzeit») livre une importante contribution à une anthropologie historique du mariage et analyse la façon dont les rituels qui l'accompagnaient au début de l'époque moderne en indiquaient les principaux enjeux sociaux.

Rainer BECK («Der Pfarrer und das Dorf. Konformismus und Eigensinn im katholischen Bayern des 17./18. Jahrhunderts») étudie la place du curé dans les villages de Bavière, évoque